



**HAL**  
open science

**Compte-rendu de: La République de Platon, (coll. “ Ouvertures ”) by Alain Badiou, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, T. 203, No. 1, RAYMOND RUYER: L’APPEL DES SCIENCES (JANVIER-MARS 2013), pp. 117-118**

Alain Panero

► **To cite this version:**

Alain Panero. Compte-rendu de: La République de Platon, (coll. “ Ouvertures ”) by Alain Badiou, in Revue Philosophique de la France et de l’Étranger, T. 203, No. 1, RAYMOND RUYER: L’APPEL DES SCIENCES (JANVIER-MARS 2013), pp. 117-118. Revue philosophique de la France et de l’étranger, 2013. hal-03348530

**HAL Id: hal-03348530**

**<https://u-picardie.hal.science/hal-03348530>**

Submitted on 25 Mar 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Alain Badiou, *La République de Platon*, Paris, Fayard, collection « Ouvertures », 2012, 596 p.

À mi-chemin entre *Le Monde de Sophie* de Jostein Gaarder et les *Œuvres complètes* de Platon publiées dans la Pléiade, cette libre traduction, signée Alain Badiou, déçoit et ne déçoit pas.

Elle ne déçoit pas car la déformation ou la torsion que l'écrivain-philosophe fait subir au texte platonicien n'en altère jamais l'esprit. Anachronismes ou pas, médias de masse ou pas (la caverne devient ici une « gigantesque salle de cinéma » ; cf. p. 363-373), féminisme ou pas, parité ou pas (Adimante devient ici Amantha), amour du rap ou pas, lutte des classes sociales ou pas (voir les chapitres 13 et 14), élargissement de la thèse communiste ou pas, psychanalyse ou pas, nihilisme ou pas, etc., ce qui était philosophiquement détonnant il y a vingt-cinq siècles, en l'occurrence le curieux pressentiment que l'être pourrait, et même devrait, être autre qu'il n'est, n'en finit pas de nous interpeller. Telle est l'actualité de Platon ou de ce que Badiou nomme ici, de façon inspirée, « l'éternité d'un texte » (p. 14). Sur ce point, la modernisation badiouienne du fameux dialogue platonicien, qu'on la juge pertinente ou futile, pourrait déjà - ce qui n'est pas rien - inciter les jeunes gens d'aujourd'hui, philosophes ou non, à lire Platon, ou plus simplement, à fréquenter des textes de morale et de politique qui ne soient pas que des abrégés d'indignation. Que l'essence pure du Vrai ou, au contraire, le sentiment trouble du juste et de l'injuste soit ou non le seul fondement possible d'une morale devenue politique ou d'une politique devenue morale (cf. notamment les chapitres 3, 6 et 7), c'est, bon an mal an, par et dans les mots que ledit fondement est inévitablement posé une ou plusieurs fois. Ce qui prouve déjà - si toutefois, il y a, en ce lieu originaire, quelque chose à prouver - que les règles de tout discours possible et les principes de toute justice naissante partagent en commun sinon un être clairement assignable, au moins quelque énigmatique et immémorial lien de parenté. Entre chien et loup, en ce point où le principe de réminiscence semble bafoué et où les lois de la cité semblent devoir leur sacralité à la rythmicité de la parole, voire à son ronronnement hypnotique, le philosophe et le poète, le philosophe-roi et le tyran, le peuple et la foule, le sage et le sophiste, Descartes et Platon, Kant et Platon, Freud et Platon, la parole et la langue, les femmes et les hommes, l'être et le néant, l'idole et l'icône, etc., ont soudain des airs de famille pour le moins interlopes (il n'est donc pas étonnant que le Glaucon athénien devienne ou redevienne ici, sous la plume de Badiou, le Glaucon qu'il a toujours été).

Si comme nous l'annoncions plus haut, cette libre traduction peut alors sembler décevante, c'est surtout parce que Badiou se retient, peut-être au nom de considérations éditoriales, peut-être par autocensure, de recréer ou de remodeler de part en part, c'est-à-dire du point de vue de la genèse même de la forme, et non plus seulement sous l'angle des métamorphoses du contenu, ce genre originel, mystérieux et tout à fait à part qu'est le dialogue philosophique. L'ébranlement du verbe platonico-badiouien était pourtant prometteur puisqu'il s'agissait, en deçà ou au-delà des lieux communs énoncés sur le platonisme, de réaliser l'impossible : restituer ou exhiber, en temps réel et hors de toute mise en scène convenue, fût-elle théâtrale, l'émergence miraculeuse d'une intentionnalité philosophante en train de devenir elle-même (qui donc est encore mais n'est déjà plus *doxa* ; cf. les chapitres 1 et 2). Autrement dit, une telle ambition devait conduire à rendre enfin visible, une fois mis entre parenthèses les pseudo-dualismes et les coups de théâtre trop prévisibles, la matrice résiduelle de toute dualité ou différence, celle qui a pour nom « dialogue platonicien » et qui, d'une certaine façon, est restée jusqu'à présent hors champ. Mais Alain Badiou, sans doute soucieux à juste titre de ne pas déboussoler un éventuel public de lycéens peu initiés aux extrapolations phénoménologiques ou aux modélisations dyadiques plus ou moins ésotériques, a fait un pas de côté ; ce qui confère à son livre « incertain » (p. 7) mais néanmoins utile (puisque'il accomplit une percée interrompue mais instructive) quelque chose d'encore trop formel ou

scolaire, un presque-rien dont l'original platonicien lui-même n'est peut-être, après tout, pas totalement exempt. Gageons que cette impression résiduelle et persistante d'une vulgarisation manquée ou d'une écriture censurée ne gênera pas longtemps les lecteurs. Ils reconnaîtront, au fil des pages de cette nouvelle *République*, que le dire platonico-badiouien n'est autre finalement que le discours intérieur que toute âme, aujourd'hui comme hier, se tient à elle-même. Ils sauront ainsi rendre à l'immense Platon et au méritoire Badiou ce qui leur appartient respectivement, et retenir l'essentiel qui n'appartient à personne parce qu'il appartient à tous.

Alain PANERO